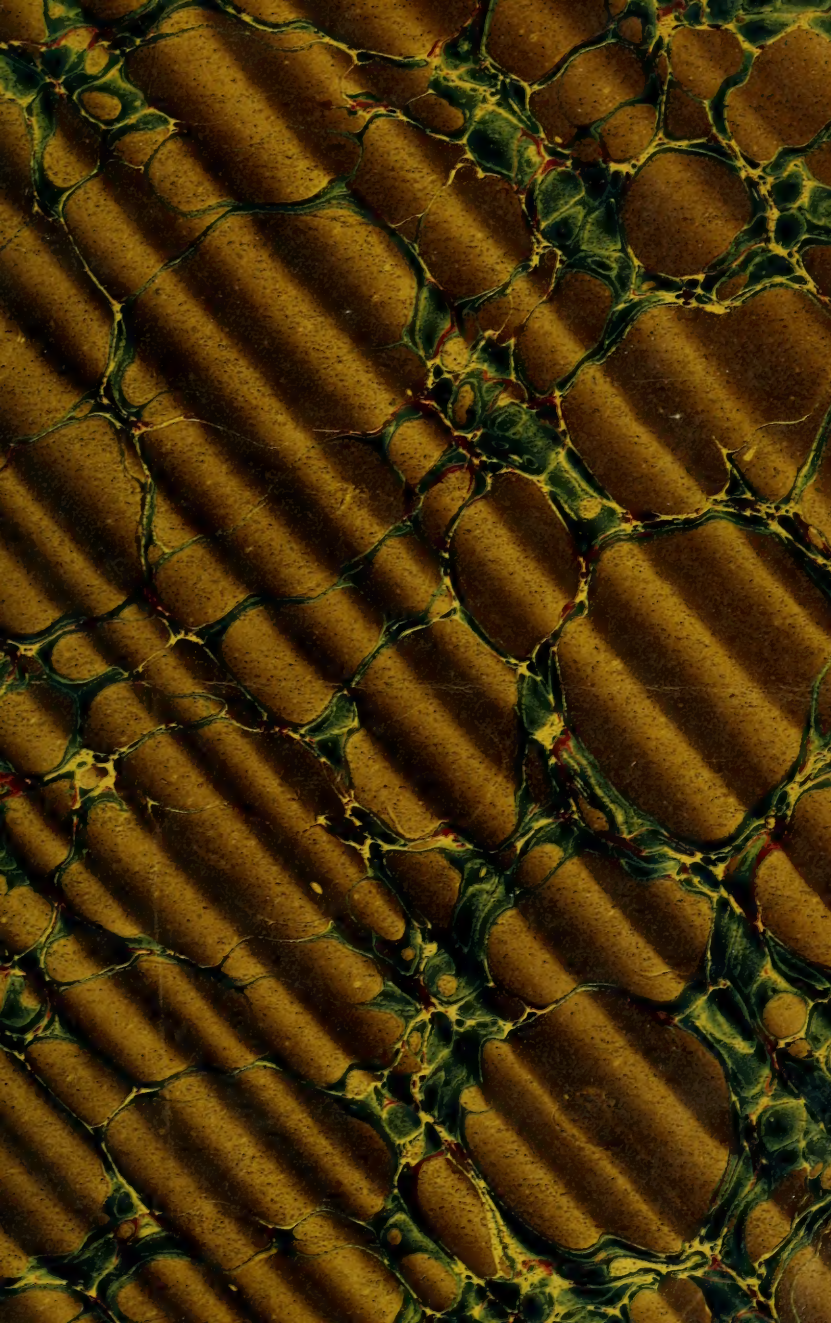








CHANSONS DE MER
ET D'OUTRE MER

DU MÊME AUTEUR

LUCIOLES ET CANTHARIDES, (Paris, Ollendorf, 1900),
épuisé.

LA CLARTÉ DU SUD, (Toulouse, Société Provinciale
d'éditions, 1905).

LE JARDIN DES TROPIQUES, (Paris, Edition du
Beffroi, 1911).

A PARAÎTRE

NOSTALGIES FRANÇAISES.

LF
T365c

DANIEL THALY

CHANSONS DE MER
ET D'OUTRE MER

ÉDITIONS DE LA PHALANGE

84, RUE LAURISTON

PARIS

1911

140403
17/10/16

CHANSONS DE MER ET D'OUTRE MER

- I. A BORD DE L'IRÈNE
- II. NOSTALGIES FRANÇAISES
- III. LE SOUVENIR PASSIONNÉ
- IV. LE PARFUM DES FRANGIPANIER
- V. ENTRE ROSEAU ET CHARLOTTEVILLE
- VI. DANS LE PETIT MONDE DES INSECTES

I

A BORD DE L'IRÈNE

En regardant vers le pays de France.

CHARLES D'ORLÉANS.

I

A BORD DE L'IRÈNE

Toutes lyres
En délire,
A bord d'un vapeur trépidant,
Dans la musique du ciel et des vagues,
J'ai composé ces vers tremblants.

II

A BARRY-DOCK

A Barry-Dock, en Angleterre,
Tandis que je vois,
Du bord,
Planer sur les mâts,
S'ébattre sur l'eau,
Puis s'envoler vers l'Océan
De grands oiseaux :
Mouettes blanches ou blancs goélands ;
Du rivage, là-bas,
S'élève un vol lent,
Un doux vol tranquille
De clairs pigeons familiers
Qui tourne et se pose
Sur l'ardoise sombre
D'une maison rose...
Et la nostalgie naissante
Mais déjà prête à s'alarmer
La nostalgie naissante songe
Qu'il vaudrait mieux
Etre à jamais sous le ciel bleu
Ce vol fidèle
Toujours proche du pigeonier,

Que ce vol de mouettes rapides
Qui sera ce soir sur l'Océan
Battu du vent,
Tout comme nous,
Ce grand vol fou
Qui sera demain
Tout comme nous
Je ne sais où !

Angleterre, 25 Avril 1908.

III

L'ADIEU

Je voudrais dire en vers libres
Comme l'Océan
Et le vent
Et les vols ivres
Des goélands
Ce que j'éprouve sur "l'Irène"
Qui loin de France
Porte mes rêves en sa prison
Vers l'horizon
Et vers les grèves
Des Antilles chaudes et parfumées,
Des Antilles dont je rêvais

Par les jours tristes de province
Et vers lesquelles j'adorais
Alors en songe revenir.
Mais aujourd'hui
Que s'accomplit ce vieux désir
Mon cœur ressent la vanité
Des grand espoirs réalisés.
Et tandis que les ailes fraîches
Des zéphirs s'éloignent et font place
Aux vols tièdes des alizés,
Mon âme pense avec émoi
A la douceur du ciel français.
O bouleversement
Du cœur et des sens,
Du souvenir et du désir,
Puérils rêves
Vers des couchants et vers des grèves
Noyés d'une brume infinie
De l'autre côté de la terre...
Depuis hier, les fleurs,
Les fleurs surtout ont obsédé
Le désarroi de mes pensées ;
Les fleurs, toutes les fleurs
Que le Printemps va ramener
Dans les vallées
Et les pelouses

Etoilées,
Près des remparts verts de Paris.
O fleurs que je ne verrai pas
Fleurs de banlieues,
Ancolies bleues,
Roses rouges du Luxembourg,
Roses blondes de St-Cloud,
Fleurs des cerisiers de Montmorency
Et vous, muguets de Chantilly
Qu'au Dimanche du Jockey-Club
Vendent les enfants du pays
Dont les yeux sont comme anglais
Par une pureté si bleue
Qu'elle m'a fait souvent penser
Aux lacs limpides de l'Ecosse.
Adieu tant de tièdes Dimanches
Et tant de longs après-midis
Dans le Luxembourg endormi.
Mais je regrette encor et plus
Que tout ceci,
De purs profils,
De vastes yeux,
Les vôtres surtout,
Mais d'autres aussi
Tous les autres
D'ailleurs et de Paris

Qui mirèrent un instant
Mon tourment
De les aimer tous à la fois.

IV

NOSTALGIE

Il m'a suffi de voir vos yeux
De si près
Qu'ils m'attiraient
Comme deux paysages merveilleux ;
Il m'a suffi de vous entendre
Une heure ou deux
Dire des mots frais et joyeux
D'une voix tendre,
Pour qu'à cette heure
Je souffre et rêve
Seul sur la mer
Du charme fatal de vos yeux,
De vos yeux dont tout parle ici
Et l'horizon sublime et bleu
Du ciel immense
Et l'Océan
Et les vols blancs
Des goélands

Dont les ailes,
Dans le vent,
Sont comme autant
D'adieux tragiques
Perdus dans l'air
Et rapides
Comme l'éclair.

V

ÉVOCATION DU LUXEMBOURG

Que le Luxembourg était chaste et frais
Lorsqu'à l'automne y venait
Pour refléter son paysage
Mélancolique d'agonie
Vos yeux profonds et veloutés
D'Ephèbe au souriant visage.
Alors le pâle azur coulait
Dans l'eau fauve du bassin
Et le jet d'eau
Dans le matin
Prenait son vol
Pour retomber en s'inclinant
Vers vous, ainsi qu'un tournesol
Penché sur un soleil levant.

VI

AUX AILES QUI PASSENT

Voyageuses de l'infini
Grandes ailes qui planez
A l'horizon,
Sur la crête aiguë des vagues ;
Ailes d'oiseaux qui bientôt serez
Aux confins des golfes antiques,
Je suspends mon rêve,
Comme vous mystique,
A vos grands vols ivres,
Afin que mêlé
A leur soudaine mélancolie
Il sache émouvoir
Deux yeux pleins d'espoir
Qui d'une fenêtre
Vous verront peut-être
Passer dans le soir.

VII

L'IMAGE DU PRINTEMPS

" C'est vous le printemps ".

Le Printemps passe dans les fleurs
Chaque année

A la faveur
Des beaux jours,
Et chaque année
Je vois le Printemps selon les couleurs
Différentes de mon amour.
Autrefois il passa sombre et beau
Dans les jardins harmonieux
Dans les clairs jardins de Toulouse
Sous les tilleuls du Grand-Rond.
Plus tard, je le vis
Au Luxembourg
Dans la lumière de Paris ;
Il avait les yeux exilés
Et le profil d'une ouvrière,
Jenny ou Mimi Pinson.
Mais cette année grave et pensive,
Cette année,
Le Printemps, le jeune Printemps,
Le rare Printemps passe pour moi
Parmi la noblesse des ifs,
Sous les ombrages de Versailles ;
Il y promène le songe oisif
De ses yeux bleus
Et le profil miraculeux
D'un Van Dyck.

VIII

SUR DES VERS JETÉS A LA MER

Je viens de jeter à la mer
Quelques vers
Ecrits pour vous
Mais qui m'avaient paru trop vagues
Pour célébrer le jeune éclat
De votre élégance parfaite.
Et je les ai livrés au vent
Qui les a lancés dans les vagues...
Et puis soudain j'ai regretté
Le geste brusque et sacrilège
D'avoir perdu dans l'Océan
Des vers humbles et caressants
Qui parlaient de votre jeunesse.
Il m'a semblé que l'Océan
Me prenait un peu de vous-même
Et que c'était un peu de nous
Qui partait dans le vol suprême
De mon poème.

IX

LES AÇORES

Quand par un jour limpide et bleu
On voit surgir à l'horizon
Les profils noirs ou violets
Des Açores
Dentelant l'azur grave et doux,
On songe tout-à-coup
Aux jardins odorants
D'Espagne où le vent
Traîne
Des haleines
De fleurs
Et des odeurs
De cédrats,
D'oranges et d'ananas.
Parfois
De larges tortues,
Iles vivantes de la mer,
Nagent à fleur d'eau
Autour du steamer.
Les autres sont engourdies
Comme des épaves
Endormies

Sur l'Océan.
Mais le jour où nous passâmes
Devant ces îles
Le temps était sombre.
Le capitaine dit : " Bad weather "
Et nous ne vîmes
Que le ciel noir
Et le brouillard.

X

LE HUITIÈME JOUR DU VOYAGE

Fièvre de bleu
Dans l'azur et dans les yeux.
L'Océan
Naguère aveuglant
Repose immobile
Comme un lac.
Le ciel n'a pas un nuage,
La mer n'a pas une vague.
Entre l'eau bleue
Et le ciel bleu
Le vapeur est comme arrêté.
Il marche pourtant
Mais si lentement

Que la troupe
Des marsouins souples
Qui l'accompagne l'a dépassé.
Un couple d'hirondelles marines
Voltige dans son sillage.
La mer d'un bleu d'encre
Laisse flotter dans son eau lourde
D'étang endormi
Des bouquets de varechs rouillés
Venus de la mer des Sargasses
Et qui semblent dans le soir
Les nénuphars
Mobiles
De l'Océan.

XI

ÉPAVES

Parfois en voyant
Dans l'Océan
Flotter sur les vagues
Des épaves
Emportées et ballotées
Par les courants,
Je songe que comme eux
Je fus moi aussi

Dans Paris
Emporté par la vie
Balloté par les flots humains
De toutes les races
Qui sentent l'odeur
Des cuirs et des tabacs anglais,
Des bars américains,
Des parfums pervers
Et des "waterproofs",
Epave humaine
Aveugle
Et bienheureux
Comme un Dieu.

XII

L'AVEU

Bien que tu sois sincère et tendre
Et que ta voix
Garde la sourde mélancolie
Des longs désespoirs contenus,
Je ne saurais n'aimer que toi.
Bien que tu sois svelte et légère
Comme un peuplier de printemps
Qui balance dans l'air doré

La joie de sa sève en travail,
Je ne saurais n'aimer que toi.
Bien que tes yeux soient chaque jour
Chargés d'aurores merveilleuses
Et de crépuscules lunaires
Et que leurs couleurs
Fassent d'eux
Suivant ta peine ou ton plaisir
Un arc-en-ciel de sentiments,
Je ne saurais n'aimer qu'eux seulement.
Regarde comme le Soleil
Se mire différemment
Sur les facettes des yeux miroitants
Des plumes d'un paon.
Regarde comme la Lune se plaît
A répandre des feux divers
Sur les étangs jaunes ou verts
Endormis sous de noirs feuillages.
Et tu comprendras qu'il m'est agréable
D'étendre mon rêve
En des yeux divers
Afin qu'il soit fort et vivant
Comme le Soleil,
Mystérieux comme la Lune,
Et que mon âme ait l'allégresse
D'être mêlée à l'Univers.

XIII

LE QUATRE-MATS

Un quatre-mâts
Vient de passer
A l'horizon,
Toutes ses voiles pleines de vent.
C'est le premier vaisseau qu'on voit
Depuis presque un demi-mois
Qu'on est parti
Et je pensais
Que deux vaisseaux perdus en mer
Se rencontrant
Après une longue solitude,
Se ferait l'un à l'autre
Quelque signe.
Mais le quatre-mâts a passé
Sans s'arrêter,
Et sans un frisson
Dans son pavillon.
L'horizon sous le ciel vert
M'a paru plus profond
Et plus désert.
Et j'ai pensé qu'un jour peut-être
(La solitude nous ayant blasés)

Nous passerons l'un près de l'autre
Sans nous parler.

XIV

LA LETTRE

Sous les colonnades
Olympiennes
Des palmiers
Dont l'éventail s'ouvre et se ferme
Au gré du vent,
Au bord du golfe aux glauques eaux,
Parmi les yeux ardents des fleurs
Merveilleuses de mon pays,
Devant l'éternelle nature
Et l'éternelle royauté
Des arbres, du ciel et de la mer,
Devant les crépuscules rouges
Et sous les nuits phosphorescentes
Où s'allume la Croix du Sud,
C'est à vos yeux,
Soyez en sûre,
A vos yeux que je songerai.

En mer, Avril-Mai 1908

II

NOSTALGIES FRANÇAISES

I

NOSTALGIES FRANÇAISES

Paysages du passé,
Rêves cueillis
Aux parterres du jardin français,
Visages disparus
Emportés par le vertige de la vie,
Inflexion des voix aimées
Où dormait
Le parfum de quelque terroir,
Prunelles bleues, vertes ou noires
Qui mirèrent
Les aspects et les reflets
De notre époque ;
Je vous évoque
Sous le ciel américain,
A travers le prisme nostalgique
D'un cruel éloignement

Que symbolise
Délicatement
La mer,
La vaste mer,
Inspiratrice des exilés.

II

ILE DE FRANCE

Ile de France, île de lumière,
Berceau des rois, mère de Paris,
Merveilleuse et féconde terre
Où la belle langue a fleuri ;
Belle province parfumée
Par Versailles, Montmorency,
Fontainebleau et Chantilly,
Vous êtes la bien nommée :
Dans le vaste Océan français,
C'est vers vous que déferlent toutes
Les vagues des hautes forêts
Et tous les beaux courants des routes.
C'est sur votre pensive grève
Que battent les flots d'énergie
Qui depuis des siècles se lèvent
Aux quatre coins de la Patrie.

III

PARIS

Parfois me revient un air
Qui fut célèbre dans Paris,
Un air de café concert
Ou d'orgue de barbarie
Et soudain,
En rêve je vois,
Par delà les toits
De la ville coloniale,
Le grand jardin baigné de soir,
Le quartier studieux et noir,
Les boulevards ruisselants d'or,
Les théâtres,
Le carrefour de l'Opéra
Où se croisent toutes les races :
Grecs bruns, pâles anglais,
Japonais et américains
Des palais cosmopolitains.
Puis c'est Montmartre, ses tavernes,
Ses cafés de nuit et ses bars
Où des jockeys gringalets
Parlent anglais,
Tandis que quelque " Valse bleue ",

Jouée par un orchestre rouge
De faux tziganes,
Verse un émoi aux courtisanes.
Paris,
Le Paris de la nuit,
Le Tout Paris inutile
Défile
Évoqué par les notes claires
Du vieil air
Qui me serait indifférent
S'il ne gardait comme un relent
Mélancolique
De la grande cité brutale,
De la libre capitale
Toujours vibrante
Des échos d'un noble passé,
De Paris, noir vaisseau de pierre,
Voguant sous les rouges étoiles
Des nuits triomphales de l'art,
Vers l'horizon clair du progrès.

IV

HIVERS PARISIENS

Lucides hivers
Que mirent les miroirs lisses

Des tavernes aux feux clairs,
Rien n'égale vos artifices.
Le regret
Des montagnes et de la mer
S'est dissipé depuis l'automne,
La Terre n'a plus sa couronne
De rayons légers et de fleurs ;
Mais dans votre atmosphère
De grande serre,
La blancheur laiteuse des lys
Renaît aux épaules des femmes,
Leurs lèvres, roses sanglantes
Saignent parmi de jolis groupes ;
Au fond des prunelles changeantes
Passe un beau reflet de printemps,
D'eaux vives et de noirs étangs,
Et sous le ciel
De vos jardins artificiels
Qui bouge,
Un tzigane
Qui se pavane
Semble un grand dahlia rouge.

V
ÉVOCATION DE L'AUTOMNE

A Louis Janot

Devant les gammes éclatantes
Des paysages sans douceur
Où vibre un immuable été,
Devant l'azur violent
Des lourds Tropiques
Qui ne savent que la pompe
Des triomphes
Et non leur mélancolie,
Je songe aux idylliques soirs
Des provinces,
Où pour les adieux de l'Automne,
S'effeuillent
Les couronnes
Des bois
Ensanglantés de crépuscule ;
Je songe aux vallées pyrénéennes
Où loin des beuglements
Des modernes automobiles,
A l'ombre d'un peuplier
Qui frissonne en l'azur doré,
Un jeune pâtre au brun visage

Entonne soudain
Un air ancien
Qui fait rêver le paysage.

VI

ÉVOCATION DU PRINTEMPS

Mes yeux qu'attristent encor
Le souvenir et le regret
Des horizons d'améthyste
De Toulouse et des couchants d'or
Qui flambent sur ses belles collines,
Mes yeux oublieux
Du frisson de mes jeunes années,
Ne savent plus goûter l'éclat
Du merveilleux soir tropical
Qui fait flotter sa belle écharpe
Aux sept couleurs
Sur le morne aux palmiers en fleurs.
Et tandis qu'au bord d'une source,
Se balancent des filaos
Dans un crépuscule de feu
Et qu'un grand arc-en-ciel au loin
Vient de fondre ses belles gammes
Sur l'écran sombre de la mer,

J'évoque les soirs transparents
Des printemps du Languedoc
Où traînent
Des haleines
De lilas et de tilleuls
Sur les routes où l'on rencontre
De tout jeunes amoureux ;
Ces soirs bleus
Où l'on entend
Par instants
Dans la lumière tendre et dorée
D'un crépuscule délicat
Les chouettes s'appeler
Et se répondre,
A la ronde,
Dans les arbres au bord du fleuve.

VII

AUX ARBRES DE FRANCE

Peupliers élyséens
Lyres vivantes des fleuves,
Platanes gardiens des blanches routes,
Vieux chênes des castels gothiques
Et vous tous, arbres antiques

Pour qui vibre au doux ciel français
La fraîche aubade de l'alouette,
Que de fois je vous ai parlé
De Julite de Fontblaque,
De Julite que mon cœur aima
Au Château des Fleurs et des Bois.
Car que vous fussiez
De Castillon ou d'Aulus
Dans l'Ariège,
De St-Hippolyte en Corrèze
Ou du noble Fontainebleau,
Noirs géants que je saluais
Dans la clairière des forêts,
La chanson de vos verts feuillages
M'apportait le lointain frisson
Et les grands effluves sauvages
Des plus belles heures
De mes plus beaux jours de bonheur.
Mais c'est en vain,
Que sous le ciel américain
Mon cœur veut parler de Julite
Aux palmiers,
Aux magnoliers,
Aux lumineux acacias,
Ces arbres ne la connaissent pas ;
Ces arbres n'ont pas vu comme vous

A la saison des marguerites
Par la fenêtre du Château
Apparaître son visage
Dont la blancheur, au clair de lune,
Faisait monter du paysage
Le cantique de rossignols.

VIII

EVOCATION DE VERSAILLES

Par le soir d'Avril tiède et bleu
Doux comme un soir de fiançailles
Où sur le vieux parc de Versailles
Flottait l'or nouveau du croissant
Vous fûtes pour moi le Printemps
Car mieux qu'un amandier aux fleurs précoces
Qui semble à l'aube d'un beau jour
Une fiancée
Parée
Pour ses noces,
Vous symbolisiez, cher amour,
L'adolescence de l'année
Par ce tendre soir parfumé
Où flottait tiède et délicat
L'arome des premiers lilas.

IX

EVOCATION DE CHANTILLY

Lorsque le bel Automne orfèvre des bocages
Dorera ceux de Chantilly
Et que le vent sanglottera dans les feuillages
Comme un violon de Lulli,
Reviens vers la forêt qu'ensemble nous aimâmes
Et dans les yeux du bel enfant
Qui vint nous offrir au printemps
Des muguets frais comme son âme,
Admire la mélancolie
Des étangs écossais et des lacs d'Italie
A l'heure où vient rêver sur leurs bords, grave et doux,
Octobre berger blond menant un troupeau roux.

X

VIEUX NOMS

A Edmond Pilon

Il est de vieux noms français ou patois
Dont l'évocation
Musicale
Est pleine d'émois.

Ce sont des noms de prairies
Et de vallées
Où serpentent des eaux vives.
Ce sont des noms de vieux villages ariégeois
Pleins de goîtreux
Où l'air a de molles odeurs
De fumier, de paille et de fleurs.
C'est le nom d'un pré et d'un vieux château,
C'est le nom d'un bois
Où pleure un invisible et lointain
Coucou,
Où causent des pies dont le plumage,
Noir et blanc
Se dessine délicatement
Sur les herbes d'un pâturage.
Et c'est le nom d'une forêt
Où par une nuit de lune
Au bruit lointain d'une hache
Coupant clandestinement
Quelque vieux sapin géant,
Répondait, comme le sanglot
De la forêt pleine d'échos,
Le cri rauque d'un chat-huant...
Je pourrais vous dire un à un
Tous ces noms lourds de parfums
De montagnes et de sources.

Mais à quoi bon.
Ces vieux noms
N'ont de l'émoi que pour mon cœur
Qui parmi leurs chansons écoute
Flotter sur ma nouvelle route
Les adieux du bel Autrefois.

XI

PAYSAGE PRINTANIER

O le gracieux paysage
Que nous vîmes une fois :
Dans l'azur d'un verger sauvage
Fleuri dans le printemps des bois,
Un merle, des notes légères
De son hautbois,
Semblait rythmer la révérence
Que faisait un jeune amandier
Elégant
Et poudré à blanc
Comme un marquis plein de prestance,
A un pommier rose et rond
Evocateur d'une bergère
Des fêtes de Trianon.

XII

LA LIANE FLEURIE

J'ai vu dans un jardin de plantes
Et de corolles merveilleuses
Un jeune arbre au feuillage austère
Qu'entouraient les bras frais
D'une liane lumineuse.
L'arbre dressait sous un ciel lourd
Sa cime mouvante
Et la plante folle et légère
L'enveloppait avec amour
De la caresse
De ses longues guirlandes roses...
Au bords de ce tiède printemps
Où tu m'aimas, belle enfant souple,
N'étions-nous pas un peu ce couple
Que formaient au fond du jardin
L'arbre vêtu de feuilles sombres
Et la liane aux fleurs de satin ?

XIII

ESPOIR DEVANT LA MER

Ma joie est d'aller chaque jour
Vers le port
Où la mer
Balance de grande steamers
Sur ces flots de saphir et d'or.
J'aime les lumineux frissons
Des pavillons
D'Amérique et d'Angleterre
Qui flottent sur la rade ardente ;
Et ces vapeurs
Sont pour mon rêve nostalgique
Autant d'espoirs
De départ
Sur la route bleue de l'Atlantique
Vers le lointain et beau pays
Où ma jeunesse a respiré
Sous le charme du ciel latin
Le parfum des roses françaises.

XIV

LES ÉTOILES

Quand on souffre de la nostalgie
Le regard des étoiles console mieux
Que tous les parfums des corolles
Et que toutes les lyres des flots bleus.
Car les étoiles ne changent pas
Quand on voyage :
Dans l'au-delà
Où sont leurs paysages,
Elles ont les mêmes images
Qui redisent les mêmes choses ;
Elles ouvrent les mêmes yeux
Sur les continents brumeux
Et sur les îles pleines de roses ;
Elles parlent de bonheurs rares,
De belles amours toujours fleuries,
Elles sont comme les phares
Des grèves de l'infini.

Roseau. Dominique 1908.

III

LE SOUVENIR PASSIONNÉ

Tu sais, là haut, bien haut dans une étrange nue,
D'impossibles amours fabuleuses, *les Vraies...*

Ces amours là contiennent tout : l'essor des voiles
Sur l'Océan, — les pleurs vastes du ciel marin,
La flamme des volcans et l'automne serein,
Le parfum du nuage et l'âme des étoiles.

JOHN ANTOINE NAU.

I

PRÉLUDE

Aux plus beaux yeux de France

Je romps aujourd'hui le vieux moule
Où mes vers chantant sa beauté
Exprimaient mal la nouveauté
De son charme et de mon désir.
Sa chère image emprisonnée
Dans l'airain ou dans le saphir
Des strophes sagement réglées
N'a plus sa vivante souplesse.
Il faut pour peindre sa jeunesse,
Son élégance, sa gaîté,
Trouver des clartés,
D'eaux qui coulent dans les forêts,
Inventer de neuves images,
Empruntées à la mer, aux vents,

Au ciel, aux beaux paysages
Emouvants
Et bannir tant de froids clichés
Depuis des siècles accouplés
Et qui réclament le divorce...
Pour sa beauté si différente
De toutes celles que j'ai connues,
Pour ses jeunes yeux ambigus,
Il ne faut point ces rimes "riches",
Ces rimes froides,
Qui du haut des Alexandrins
Comme les lions des piliers roides
Des vieux palais,
Depuis mille ans se regardent
En se faisant bâiller d'ennui.
Mais il faudrait pour évoquer
Les fraîches grâces de son corps
Et l'aigu frisson passager
De mon amour toujours si fort,
Les musiques aériennes
D'un ciel parfumé
Et les nuances
D'un soir délicat
Sur un paysage printanier,
Où de jeunes amandiers,
Coiffés de poudre blanche,

Symbolisent bien le charme
De sa beauté qui passera
Moins vite encor que mon amour.

II

ARBUSTE EN FLEURS SUR LA MER

Depuis que Juin est revenu
Dérouler des chemins de fleurs
Dans les bois
Et traîner toutes les odeurs
A la fois
Par les sentiers et par les rues
Des Antilles claires et sereines
Qu'aima le doux Lafcadio Hearn,
Je vais chaque soir
Ecouter la mer
Chanter pour un jeune arbre en fleurs
Qui se penche sur son miroir.
Chaque vague a le mouvement d'un vers
Et le poème que dit la mer
Est amoureux et voluptueux
Comme les poèmes
Que je compose pour vos yeux.
Dans le crépuscule très doux

Au bord du golfe sauvage
Sous sa couronne de feuillage
L'arbuste indifférent est svelte comme vous.

III

L'INUTILE ÉDEN

Il est dans l'île mystérieuse
De la Dominique,
Dans l'île ceinte de cocotiers,
Dans l'île anglaise où vivent encor
Les derniers fils des Caraïbes,
Des montagnes violentes
Aux belles perspectives,
Couvertes de fleurs de pourpre et d'or
Et bruissantes d'ailes magiques.
On voit de larges arbres flamboyants
Trapus et tourmentés
Comme des arbres du Japon
Illuminer son clair été ;
Leurs floraisons
Saignent sur la mer qui bouge
Et qui semble d'autant plus bleue
Quelles sont plus rouges.
On voit à perte de vue

Des vallons profonds
De frangipaniers,
De citronniers et de roses
Iriser sa lumière crue.
Or, cet admirable pays,
Qui me serait un paradis
Si vos grands yeux mélancoliques
Avaient miré ses belles lignes,
M'a paru bien morne sans vous.
Mais quel cadre ferait cette Ile
Pour un bonheur ardent et doux,
Que ses soirs seraient enivrants,
Que ses aubes seraient belles,
Vus à travers le regard clair
De l'Amour,
De l'Amour qui donne une âme
Aux splendeurs variées des choses
Et sans lequel
L'Océan et le Ciel
Et les jardins chargés de roses
Ne sont que de ternes miroirs !
Et c'est pourquoi je préfère,
A cette heure,
Aux paysages exubérants
De la plus verte des Antilles
La douceur d'Avril ou d'Octobre

Dans un parc
Où le soir bleu
A pris la couleur languissante
Des crépuscules de vos yeux.

IV

CANTIQUE

Les printemps divins de vos yeux
Sont plus bleus
Que ceux qui charment la Terre.
L'été qui met son sang fleuri à votre bouche
Me plaît mieux que celui des roses farouches.
Nul automne n'a la lumière
De l'automne de vos cheveux
Et nul hiver n'a l'artifice
Du bel hiver moiré qui glisse
Sur votre front pur comme un lys.

V

L'AVRIL RARE

D'autres eurent l'indolence
D'un Janvier de givre et de silence

Et la candeur des fleurs de Mai ;
D'autres les yeux fauves de Juillet
Et les beaux cheveux roux d'Octobre,
Mais aucune n'eut la grâce sobre
De votre élégance adorable ;
Aucune ne passa si vite
Devant mon cœur
Lui laissant encor le désir
De la poursuite
D'un inachevé bonheur
Et c'est pourquoi depuis le jour
Où je vous vis
Je vous chéris
Et vous appelle
Le cher Avril de mon amour.

VI

VOYAGES DANS LES YEUX

Pour qui sait voir dedans les yeux
Il n'est pas besoin de voyages.
Les yeux
Gardent en eux
Le souvenir et les images
Des pays et des paysages

Où vécurent les aïeux.
De Paris, j'ai vu les montagnes
De l'Algérie et de l'Espagne
Dans des crépuscules d'yeux noirs.
J'ai pu regarder à mon aise
L'océan et les frais matins
Des plages désertes,
Les palais italiens,
Les campagnes hollandaises
Et les grands lacs canadiens
Dans des prunelles bleues ou vertes ;
Et dans les vôtres, cher amour,
Mon rêve fit un beau voyage
Vers la France d'autrefois ;
Car dans vos yeux,
Miroirs vivants du passé mort,
J'ai retrouvé l'azur et l'or
Et toutes les moires
Qui frissonnèrent sur les eaux
De Versailles et de Saint Cloud
Et du grave Fontainebleau,
Quand pour de belles fiançailles
S'y reflétait autrefois
La gloire
Des Rois.

VII

SOUVENIR DU PETIT TRIANON

Dans une scène pastorale
Du Petit Trianon,
Parmi des bergers au noble maintien
Gardant un troupeau de sages moutons.
Que vous seriez bien,
Vous qui portez en notre siècle,
Jusqu'à l'automne,
Vos chapeaux
Comme des couronnes
Et dont l'élégance parfaite
Semble s'être échappée,
Après une fête,
D'un paysage de Watteau.

VIII

PRUNELLES VOILÉES

Inspiratrices de mon cœur,
Chères prunelles,
Lorsque sa voix
Avait parfois

Une inflexion
Cruelle,
Vous me donniez l'illusion
D'un noble parc où l'eau d'un bassin
Qui mire avec grâce
Des ifs,
Se voile soudain
Quand un nuage passe
Dans le ciel pensif.

IX

ROSES CÉLÈBRES

Vous souvient-il de ces roses surnaturelles,
Aux splendeurs de sang et de chair,
De ces roses qui paraient les serres
Du clair château de Bagatelle
Et dont les grâces évoquaient,
L'autre saison,
Les carmins et les velours,
Les opales d'or et les safrans lourds
Des parterres
De la douce Malmaison ?
Parmi tant de corolles hybrides,
Revoyez-vous la fleur splendide

Qui portait le beau nom fleuri
De " Marquise de Sinety " ?
Plus belle encor que cette rose
Serait celle à qui j'aimerais
Donner votre adorable nom
Si je savais créer des roses.
Elle serait vite célèbre
D'un bout à l'autre de l'univers
Et donnerait à votre beauté,
Mieux que mes vers,
Un parfum d'immortalité.

X

LE DIVIN SOIR

Le divin soir où j'eus la joie
De vous avoir auprès de moi
Quelle fête sentimentale
Me donnèrent à la fois
Vos gestes,
Votre voix de caresse
Et vos yeux pâles.
Une bague rare et fleurie
Illuminait doucement
Sur la nappe aux claires argenteries

Chacune de vos mains.
J'admirai toutes leurs jolies poses
Et je suivis avec délices
Sur les petits ciels de vos ongles roses
Les voyages
De ces croissants
Qui sont dit-on des présages
De bonheurs prochains et charmants.

XI

FOL ORGUEIL

Si je fus heureux et fier
A un point tel
Que ceux qui virent une flamme
De ciel
Dans mes yeux, crurent mon âme
Eclairée de folle lumière ;
Ce fut à cause de l'orgueil
Que j'éprouvais
Quand je pensais
Etre le seul
A porter dans mon cœur épris
Le secret
Des plus beaux yeux qu'ait vus Paris.

XII

AU MIROIR DES YEUX

Je n'ai jamais su de votre âme
Que ce qu'en laissaient voir vos yeux
Et comme vos yeux étaient célestes
Votre âme m'a paru divine.
D'ailleurs qu'importent les sentiments
Quand on goûte le rêve charmant
Que crée l'inflexion
D'une fraîche voix ?
Qu'importent l'âme et les serments
A qui chérit le doux mensonge
Et les douces illusions
Et qui retrouve tour à tour
Dans deux prunelles
Encor plus belles
Que toutes celles auxquelles il songe,
La transparence des beaux jours,
Les profondeurs claires
De la mer,
Et les voluptés infinies
Des jardins d'amour
Où après l'agonie
Des corolles

Se déroulent les symphonies
Des nuits pleines de rossignols.

XIII

DEVANT LA MER

Jamais espoirs ne furent beaux
Et resplendissants dans mon âme
Comme les espoirs nouveaux
Dont la flamme
Est d'autant plus forte et plus pure
Qu'elle brûle
Derrière tant et tant d'azur.
A toutes les ailes qui passent
Allant vers l'Est,
A toutes les voiles qui s'effacent
Sur l'océan qu'elles caressent,
Je suspends mes rêves ;
Tandis que j'évoque
Vos yeux que j'aime,
Vos yeux si bleus, vos yeux si purs
Dont l'océan et le ciel,
Malgré l'éloignement cruel
Jusqu'à moi prolongent l'azur !

XIV

DE SI LOIN

Beaux yeux qui m'êtes si chers,
Si vous regardant un jour
Dans le poème où mes vers
Ont tenté de refléter
Les mirages de vos prunelles
Vous trouvez l'image infidèle,
N'en accusez pas mon amour ;
Mais songez
Que c'est à travers
Des lieues et des lieues
De flots bleus
Que mon rêve les évoqua ;
Et ne soyez pas surpris
S'il ne reste d'elles
A de pareilles distances,
Dans le miroir de mes vers
Que ce que reflète la mer
D'une belle étoile
Qui brûle comme un feu de joie
Dans l'azur et dans le silence
De l'inaccessible infini !

XV

EN RÊVE

Si l'Amour qui peut tout m'avait donné la joie,
Beaux yeux, de vous avoir encor auprès de moi
L'Ile aurait-elle ce parfum de tendresse,
Ce parfum de désirs dont j'aime l'ivresse ?
Et n'est ce pas surtout parce que vous êtes loin,
Si loin de moi,
Que tant d'espoirs vibrants se lèvent
En mon âme
Comme des vols d'oiseaux sur les grèves ;
Et que j'ai l'illusion
De ce beau rêve
Qui me fait croire
Chaque soir
A l'heure où les feuilles sont noires
Et les vagues phosphorescentes
Et qu'aux mâts des bambous créoles
Brillent les fanaux des lucioles
Que l'Ile voyage
Sur l'océan, à toutes voiles,
Et que c'est vers les étoiles
De vos yeux purs qu'elle vogue,
Immense pirogue

Qui porte à la fois
Mes chansons volages
Et les dithyrambes sauvages
Du vent, du ciel et des bois ?



IV

LE PARFUM DES FRANGIPANIER

I

A MA LAMPE

Bonne lampe, vieille compagne
De mes veilles d'étudiant
Que d'effluves émouvants
Venus de lointaines campagnes
Ont bercé tes beaux feux tremblants !
Que de villanelles d'amour
Ont fait chanter leurs jeunes ailes
Autour des roses artificielles
De ton abat-jour !
Quand tu brillais comme une étoile
Devant la fenêtre où rentraient
Les odeurs des nuits d'autrefois,
Tu dissipais les cauchemars
Qui suspendent de lourds effrois
Sur les paysages et les grèves
Des rêves.

Bonne lampe qui m'a suivi
Et qui brûle encore pour moi
Les beaux espoirs qu'aujourd'hui
Tu éclaires
Sont plus joyeux et plus clairs
Que les ailes merveilleuses
Des grands sphinx crépusculaires
Qui viennent
Autour de ta flamme
Dans la maison coloniale
Où la brise apporte,
Venues de l'allée,
Des odeurs fortes
Où flotte l'âme
Des roses tropicales
Et des frangipanes fanés.

Gros-Morne (Martinique).

II

FLAMBOYANT EN FLEURS

Dans un jardin aux claires métamorphoses,
Parmi des frangipaniers et des lauriers roses
Saigne un bel arbre éclatant

Un Flamboyant
Où bougent
Dans une éruption de fleurs rouges
De verts colibris par milliers...
Vous êtes l'arbre en fleurs sous le ciel indigo
Et mes désirs
Sont les colibris d'émeraude
En maraude
Dans le jardin où pleure la musique
Mélancolique
D'un filao.

III

THÉÂTRE EN PLEIN AIR

A Louis Pergaud.

Mes yeux que n'émeuvent plus
Les scènes austères
Où de beaux acteurs imitent
La douleur d'Œdipe
Ou les colères
Du roi Lear,
Se plaisent sous de tragiques ciels
Où le vent pousse les nuages
Avant-courreurs d'un bel orage

A suivre les drames éternels
Qui se déroulent dans l'azur :
Lorsqu'un mouvant rideau de pluie
Voyage à travers les nuées,
On dirait une chevauchée
De Walkyries ;
Et quand l'éclair du tonnerre
Déchire soudain l'horizon
Un bel arbre centenaire
Qu'une bourrasque a terrassé
Dans le crépuscule équivoque
Evoque
Un gigantesque Prométhée.

IV

LE JOLI BOIS DU MAHAUT-NOIR

Quand la chanson des filaos
Se fait plus douce en l'azur tiède,
A l'heure où les franges roses du soir
Flottent
Sur les six palmiers du morne,
Je vais songer aux yeux que j'aime
Dans le petit bois du Mahaut-Noir.
C'est un joli coin de fraîcheur,

D'eaux vives et de bambous frêles,
Un coin que les lucioles aiment,
Pour leurs rondes vertes et blondes,
Leurs belles rondes
Du soir.

V

UN RÊVE

Nous irions écouter le "siffleur des montagnes"
Dans les grands bois pleins de ténèbres,
Des les grands bois où sont les ramiers bleus
Et les fougères arborescentes.
Nous verrions les lézards des îles
Et leurs féeriques insectes.
Les ceriques blondes,
Petits dragons d'or des cascades,
S'enfuieraient, pincés hautes,
Vers les fonds mystérieux...
Nous verrions mille et mille choses merveilleuses
Qui me ravirent autrefois,
Mais qui ne valent plus pour moi
Ce que l'Amour a su me faire voir
Dans les deux îles jumelles,

Dans les deux îles tantôt bleues et tantôt vertes
De vos adorables prunelles.

VI

LE CONE ROSE DU VOLCAN

A Henri Barbe.

Quand nous allâmes à Saint-Pierre,
Il n'y a pas bien longtemps,
Pour visiter ses ruines
D'assez près, derrière les collines,
Sous un ciel immobile et blanc,
Nous vîmes le farouche Pelé
Tragiquement enveloppé
D'un manteau de nuit et d'horreur ;
Et nous pleurâmes nos morts.
Mais ce soir que je vois de loin,
A découvert,
Le sommet du cratère éteint,
Le mont a pris les reflets
Du crépuscule rouge et vert
Et le cône du volcan
Flamboie ainsi qu'un piton rose...
Face maudite des mauvais jours,
Sombre aspect des temps de malheur

Qui semèrent en nous des ruines,
Lorsque le cœur,
Que les douleurs ont tourmenté,
Vous regarde de loin, plus tard,
Dans la douceur mélancolique
Des horizons du souvenir,
Vous n'avez plus autant d'horreur.

La Sourc. Martinique. Juin 1908.

VII

NUIT D'HIVERNAGE

Le vent du Sud pousse les nuages
Avant-coueurs d'un bel orage
Et nous irons demain de grand matin
Vers les marais du Lamentin
A la chasse aux canards sauvages.
En attendant
L'instant
De partir,
Reposons-nous :
Il sera doux
De s'endormir
Au chant de l'averse

Que déverse
Par cette nuit d'hivernage
L'orage
Sur la tuile et sur la tôle
De la vieille maison créole.

VIII

LA VEILLÉE

Le clair de lune inonde l'air
Et tout est presque aussi clair
Qu'en plein jour.
On entend tour à tour
Suivant que le vent souffle ou se tait
La musique d'un filao
Ou la plainte que dit tout près
L'eau
Du moulin à eau.
Asseyons-nous
En rond sous la vérandah.
Vieille Da,
Asseyez-vous au milieu de nous ;
Et de votre voix cassée par l'âge,
Racontez-nous
Une histoire de l'esclavage.

IX

LA VIEILLE RUINE

Toute l'histoire si tourmentée
De ce pays est racontée
A ceux qui savent la comprendre
Par la voix lointaine et si tendre
De la vieille mesure en ruines
Qui domine là-bas cette colline.
Elle est sur l'emplacement
D'un ancien fort
Qu'éleva D'Esnambuc au commencement
De la guerre avec les Caraïbes.
Elle a vu passer les pirates,
Les boucaniers et les corsaires.
Plus tard, la maison d'un cadet
Fût bâtie sur ces sombres pierres
Qui une à une furent posées
Au temps où les maîtres entendaient
Chaque soir
Les lamentations des esclaves noirs.
Puis les vieux colons
Furent ruinés
Par l'abolition de l'esclavage
Et dans ce beau paysage

Une sucrerie s'éleva
Avec sa cheminée droite comme un mât
Et qui pendant un demi siècle parfuma
Le morne du parfum si doux
De ses vesous.
Mais les cyclones sont venus.
Le sucre ne se vend plus.
Maintenant, chaque soir, à l'angelus,
De sa vieille carcasse abandonnée,
De ses vieux murs pleins d'anolis,
S'échappent
Aussi nombreuses que ses années,
Des chauves-souris.

X

A UNE PETITE MARTINICAISE

Si tu es bien gentille
Et bien aimante,
Petite fille
A la peau couleur de sapotille,
Petite fille
De la plus belle des Antilles,
Je te donnerai
De belles robes larges

A grands ramages
Qui te feront ressembler
A une fleur de balisier sauvage.
Je te donnerai
Des colliers,
Des boucles d'oreilles
En vermeil
Et des madras
A carreaux jaunes et verts
Que tu feras "calendrer"
Et que tu mettras
Dans l'armoire
Qui sent la vanille et le vétiver.
De plus, pour te distraire
Et pour que de la villa jamais tu ne bouges,
Je te ferai venir de la Côte-Ferme
Deux cacatoës aux ailes rouges.

(Martinique).

XI

SUR LE MADRAS MARTINICHAIS

Martiniquaises, Martiniquaises,
"Poésie condensée de la terre créole" ¹

¹ John-Antoine Nau.

Mûlatresses, capresses et négresses,
Têtes un peu folles,
Que vous portez bien
Votre madras souple et multicolore !

J'ai vu le mouchoir des Guadeloupéennes
Dont la queue retombe en volant
Et celui des prétentieuses Cayennaises
Et celui des Dominicaines
Dont la forme est sage et maussade
Comme un dimanche de Roseau.
Mais rien ne vaut
Votre façon de nouer le mouchoir,
Petites Martiniquaises,
A la taille cambrée, aux yeux de braise.

Colibri, iris et papillon,
Jaune, rouge, vert et vermillon,
Votre madras est élégant et fleuri,
Il est changeant comme vos cœurs
Et frondeur comme votre esprit.

V

ENTRE ROSEAU ET
CHARLOTTEVILLE

LA JOLIE INCONNUE

I

LA VISION

Tu me demandes pourquoi je prends,
Au soleil couchant,
Lorsque je quitte la ville,
Au lieu du grand chemin tranquille
Où l'on peut si longtemps marcher sans se lasser,
Sous la fraîcheur du soir et des tamariniers,
Ce sentier étroit,
Ce rude sentier
Qui va vers les bois
Et où le cœur bat
A se déclancher,
Comme une grosse montre
Qu'on aurait sous le bras,
Tandis que ça et là

Le regard rencontre
Des chèvres au bout des rochers.
Je te répondrai sans détour.
Ton front est rêveur, tu aimes l'Amour
Et ton cœur est heureux quand tu songes
Qu'il est au monde,
Dans les villes et dans les villages,
Des visages
D'une beauté si parfaite
Que les regarder un moment
Est pour les yeux la plus douce fête
Et pour le cœur le plus cher tourment ;
Car la vie alors se retire
De l'âme que l'Amour a troublée
Et se réfugie extasiée
Dans les prunelles en délire.

Mon ami, c'est pour un de ces visages-là,
Que je prends,
Au soleil couchant,
Ce sentier rude et fatigant,
Mais qui finit dans un beau paysage
Où sont d'adorables villas.
Comme au fond de la nuit surgit parfois
Un rêve,
Ainsi surgit soudain à mes yeux le cottage

Où je vois
Lisant dans un jardin rose de bégonias,
Une jeune inconnue
Qui fermant son livre,
Me jette, indifférente, un regard qui m'enivre.
Il y a de tout dans ce regard d'enfant :
De l'espérance et des sourires,
Des parfums et des souvenirs,
De la musique et du printemps.

II

LE CHARME DU MYSTÈRE

Ce que je sais d'elle c'est
Qu'elle relève de maladie,
(Cela se voit à sa pâleur)
Et qu'elle aime les livres et les fleurs.
Je ne crois pas que son séjour soit long
Dans ce pays.
J'aurais pu demander son nom
Aux personnes que je connais,
Mais à quoi bon,
Que me dirait-on
D'Elle

Qui puisse me la rendre plus belle ?
N'est-ce pas assez de la voir,
N'est-ce pas assez de savoir
Que le mal dont elle a souffert
A mis plus de lys à sa chair
Et plus d'azur en ses yeux de mer ?
Et n'est-ce pas assez que je puisse distraire
De son livre la belle étrangère,
A l'heure où le couchant dessine
Sur l'océan des aquarelles
Et que, pareil à mon beau rêve,
Flotte dans le jardin autour des capucines
Le vol d'un sphinx crépusculaire ?
Et d'ailleurs que me dirait-on ?
Qu'elle est de Londres ou de Boston ?
Cela pourrait tuer le mystère
Qui me la rend doublement chère.
Qu'importent le nom de son pays
Et le métier que fait son père.
Elle est bien assez jolie
Pour que je l'aime
Et pour que ma fantaisie
Enveloppe de poésie
En des poèmes
Cette mélancolique image
De la Beauté

Aperçue en un paysage
Des îles pleines de volupté.

III

LE DÉPART

Ce soir j'ai vu partir la petite étrangère.
Elle est partie avec ses parents
Et ses petits frères
A bord d'un vapeur trépidant.
Personne ne les a accompagnés.
Elle a dû se sentir un peu abandonnée.
Elle a dû songer à d'autres départs,
Sur des paquebots ou dans des gares
Où on lui porta des bouquets,
Où il y eut des larmes dans les voix.

Elle ne saura jamais
Que les grands palmistes lui firent
De beaux adieux dans le ciel rose
Et que quelqu'un resta bien après la nuit close
A regarder sur la mer
Le sillage du grand navire
Qui ne s'effaça que bien longtemps
Après qu'il se fut perdu dans le couchant,

Mais qui s'effaça quand même,
Comme s'efface toute chose,
Après plus ou moins de temps,
Comme s'effacera dans la nuit de mon cœur
Ce souvenir cueilli dans une Antille en fleurs.

Février 1910. Charlotteville (Dominique).

IV

LA PETITE FILLE D'AUTREFOIS

C'est le mois des frangipaniers.
Les chemins sont blanc sous le clair de lune.
Les belles de nuit s'ouvrent une à une
Au bord des sentiers.
La lune monte derrière St-Aroment.
C'est doux et triste comme un soir de mon enfance
Souvenir, pourquoi reviens-tu
Me prendre ce soir par la main ?
Ne sais-tu pas que l'oiseau bleu s'est tu
Et que je n'attends rien de demain ?
Mais le Souvenir s'est levé
Encor si alerte et si jeune
Que mes jeunes Espoirs accourus
Ont avec lui

Chanté des rondes
Sur le chemin
Toute la nuit...
La lune monte derrière St-Aroment.
C'est bien ainsi qu'étaient les soirs de mon enfance.
Le Souvenir maintenant raconte
Les belles légendes fleuries
Et les beaux contes
De mon enfance
A mes jeunes Espoirs rassemblés
Autour de lui
Sur le chemin :
" Il était une petite fille
Que nous rencontrions autrefois.
Je ne me souviens plus
De son nom ni de sa voix,
Mais très bien je revois
L'éclat de ses yeux
Et la couleur de ses beaux cheveux.
Il était une petite fille
Fluette comme un " pied de pois d'Angole "
Que nous rencontrions autrefois
Sur les chemins de Lacoudray et d'Emsaul."
Le Souvenir de ses magiques mains
Repeint
Le paysage des citronniers et des bois

Et distinctement je revois
La petite fille d'autrefois.
Et je voudrais lui dire encor une fois :
"Little girly-girl, Little girly-girl
Still for ever..."
Mais mes jeunes Espoirs ont chanté
Les neuves chansons de mon cœur ;
Et le Souvenir s'en est allé ;
Et le visage de la petite fille
M'a tout à coup semblé
Une lune morte
Sur une mer désolée.

V

LA BELLE VUE

Qu'elle est superbe la vue
Que l'on a de votre fenêtre.
Lignes de cocotiers à perte de vue,
Manguiers, palmistes, arbres à pain,
Mornes lointains,
Montagnes perdues,
On voit tout cela de votre fenêtre.
Qu'il est émouvant et sonore
Le son,

Le beau son d'airain et d'or
Des cloches de Roseau
Quand accoudé à votre fenêtre
J'entends sonner l'angelus d'un soir multicolore
Je garderai longtemps en mes yeux
L'image
Des glorieux paysages
Que j'ai admirés de votre fenêtre
De ces paysages qui sont ainsi
Depuis des siècles et qui seront
Encor ainsi
Lorsque nous aurons dormi
Depuis des années et des années
Vous, sous les frangipaniers
Du cimetière protestant,
Et moi sous les flamboyants
Du cimetière catholique,
Dans la fraîcheur et les musiques
Des hautes herbes de guinée.

14 janvier 1911.

VI

DANS LE PETIT MONDE DES
INSECTES

I

LA MOUCHE VERTE

Par la fenêtre ouverte
Est entrée avec du soleil
Une grosse mouche verte
Qui sans répit m'a fredonné un air sonore.
Et la musique de la bestiole
A cause de ce qu'elle a en elle,
A cause de ce qu'elle rappelle
De frais, de vivant, de printanier,
M'a fait quitter la maison morose
Et je suis allé par le chemin des roses
M'asseoir jusqu'au soir,
Dans le petit bois familier
Où j'ai composé
Tout en rêvant,
Pour que tu les aimes
Ce petit poème
Et les petits poèmes suivants.

II

LES PAPILLONS

J'ai voulu te dire les noms
Populaires des papillons,
Des papillons qui sont les fées charmantes
Et voltigeantes
De la belle prairie odorante.
Je t'ai fait voir le Grand porte-queue,
Le Grand Paon de jour,
L'Argus bleu
Et la Belle Dame d'amour.
Tu connais à présent de beaux noms de phalènes :
L'Eubolie du genêt, la Brocatelle d'or,
Le Zérène du groseiller
Et bientôt tu pourras sans te tromper
Distinguer d'après leur vol
Sur les peupliers ou sur les corolles,
Le Grand Mars du Mars orangé.
Au lieu de tous les noms savants
Qui sentent la classification
Et le musée
Et donnent le goût des collections,
J'ai préféré te dire des noms
Vivants, chantants et voltigeants

Comme les papillons eux-mêmes,
Comme les papillons que j'aime,
Et qui sont
Les petites âmes fleuries
De la prairie.
Car je veux qu'à ton tour tu aimes
Les papillons blancs, jaunes ou bleus
Avec tes yeux,
Dans le beau décor de la vie.
Une boîte de papillons morts
Est comme un petit cimetière
Où chaque nom latin a l'air
D'une épitaphe funéraire,
Où chaque épingle est une croix
Sur ce qui fut autrefois
Dans la douce chaleur d'un beau matin de mai
Comme un petit lambeau de rêve parfumé.

III

LA CÉTOINE

Dans le pollen d'or d'une rose,
Par l'aurore ouverte,
S'est posée la cétoine verte ;
Et l'on dirait

Dans une cour de marbre rose,
Parmi les iris clairs d'un jardinet,
Un petit kiosque japonais.

IV

LES FOURMIS

Les petites fourmis socialistes,
Les petites fourmis sont tristes.
Les fourmis travaillent tant
Qu'il leur arrive à tout moment
Des accidents.
Les fourmis sont si nombreuses
Qu'elles ont souvent
Des deuils
Dans leurs familles laborieuses.
C'est pourquoi
En tout temps on voit
Ces ouvrières
Franchir le seuil
Des fourmilières
Et assister journellement
A deux ou trois enterrements.

V

LA CIGALE

Bien qu'on la dise bohémienne,
Poétesse et musicienne,
Je n'aime pas la cigale.
Cet insecte méridional
Qui fait tant de bruit
Se grise trop
Des mots
Vides, vides,
Qu'il dit.
Comme bien des poètes du Nord
Et bien des poètes du Midi,
La cigale confond à tort
Déclamation et poésie.

VI

LE GRILLON DES CHAMPS

Quand l'odeur des petites fleurs
Le fait sortir de son trou,
Le grillon des champs est comme un souffleur
Un peu fou,

Qui pour avoir,
Du matin au soir,
Assisté aux beaux ballets blonds
Des papillons
Et pleuré durant les cantiques
Que dit à la première étoile un rossignol,
Quand la scène se vide et que les tournesols
Font aux belles de nuit des adieux romantiques,
Epreuve à son tour le besoin
De prendre le ciel à témoin
De ses petits chagrins de cabotin
Mélancolique.

VII

LE GRILLON DES FOYERS

En hiver,
Quand la bûche chante
Dans la cheminée,
Le petit grillon des foyers
Vient écouter la chanson légère
Et si touchante
Que dit le bois qui meurt.
A son tour le grillon entonne
Son petit couplet monotone.

Puis à l'unisson,
Tandis que la flamme s'irise,
La bûche d'or et le noir grillon
Improvisent
Un petit duo sans tapage,
Un petit duo de regrets
Où il y a des odeurs de feuillages
Et le souvenir de la forêt.

VIII

LES HANNETONS

Que te dire des hannetons
Si ce n'est que ce sont des pîtres
Avec qui, dans leurs pupitres,
S'amuse les petits garçons.
Cela fait parfois oublier
Aux pauvres petits écoliers
La nostalgie qu'ils ont dans l'âme
Du beau pays de Cendrillon et de Peau d'Ane.
Mais bientôt les petits garçons
Ne joueront plus avec les hannetons
Et les hannetons passeront de mode
Comme les petits lézards d'émeraude,
Et les hannetons seront tranquilles !

Quand leurs travaux forcés seront finis,
Ils s'en iront bien loin des villes
Chercher asile
Dans la maison de retraite fleurie,
Où les attendent sous les branches
La grosse marmotte et la souris-blanche.

IX

LES GUÊPES

Si nous n'aimons pas les guêpes
C'est uniquement
Que ces coquettes
N'ont pas le temps
De faire du miel pour leurs enfants.
Les guêpes ne sont pas bonnes ménagères.
Elles préfèrent
Aller faire admirer leur taille à la Polaire
A ces beaux marquis, les frelons,
Qu'elles rencontrent sur les gazons
Où montent leurs Alec Carter.
Elles font parfois des voyages
Pour voir passer sous les nuages
Un aéroplane de cerf-volant.
Elles vont aux expositions de fleurs,

Aux batailles de pollen,
Elles se donnent des airs de reines
Parce qu'elles ont des manteaux d'or
Et que leurs guêpières
Ont des manières
De petits châteaux forts.
Elles savent bien, ces aristocrates
A six pattes,
Que les bonnes petites abeilles
Dans les ruches travaillent pour elles.

X

LES LIBELLULES

Avec leurs airs de courtisanes
Et leurs belles toilettes fleuries,
Les libellules sont si jolies
Qu'à tout moment elles s'en vont voir
Flotter leur robe diaphane
Dans les miroirs
Des verts étangs de la prairie.
De peur que leurs ailes de gaze
Ne s'embrasent
Où pour se rafraîchir la peau
Elles plongent à tout propos

Dans l'eau
Leur queue
Bleue.
Les libellules sont un peu comme
Ces petites demoiselles
Que ramène le crépuscule chaque soir
Dans les cafés des boulevards,
Ces petites demoiselles
Qui laissent à tout propos
Leurs places
Sur les terrasses,
Pour aller admirer leurs tailles frêles
Et farder leur joli museau
Devant les glaces
Des lavabos.

XI

LES VERS LUISANTS

La nuit est à peine étoilée,
Et les grillons
De la colline et des sillons
Ont à se conter des histoires.
Longue sera la belle veillée.
C'est pourquoi parmi l'herbe noire

Sont déjà prêtes
Pour ces bons petits paysans
Les veilleuses vertes
Des vers luisants.

XII

LA CHANSON DES MOUSTIQUES

Les moustiques viennent chaque nuit
Tourner et chanter autour de mon lit.
On dirait une rivière au loin,
Un bruit d'abeilles dans les foins.

“Cousin, cousin,
Ouvre un petit coin
Un tout petit coin
De la moustiquaire ;
Et nous te dirons de plus près
Les noires chansons des marais
Et les vertes chansons des rivières.

Cousin, cousin,
Un tout petit coin
Sur ton front ou sur tes épaules
Et tu sentiras

Flotter sur tes draps
Nos musiques légères et folles.

“Cousin, cousin,
Nous boirons le vin
Des gouttes de ton sang pur
Et toute la nuit,
Sans faire de bruit
Nous le cuverons sur le mur.

Cousin, cousin,
Que tu seras bien
Lorsque frissonneront tes lèvres
Et que dans tes bras
Un soir dormira
Notre princesse, Madame la Fièvre.”

Les moustiques viennent chaque nuit
Chanter et tourner autour de mon lit.
On dirait une rivière au loin,
Un bruit d'abeilles dans les foins.

TABLE

I. — A BORD DE L'IRÈNE

A Bord de l'Irène	9
A Barry-Dock.	10
L'adieu	11
Nostalgie	14
Evocation du Luxembourg	15
Aux Ailes qui passent	16
L'image du Printemps.	16
Sur des vers jetés à la Mer.	18
Les Açores.	19
Le Huitième jour du Voyage	20
Epaves	21
L'aveu	22
Le Quatre-Mâts	24
La Lettre	25

II. — NOSTALGIES FRANÇAISES

Nostalgies Françaises	29
---------------------------------	----

Ile de France.	30
Paris	31
Hivers Parisiens	32
Evocation de l'Automne	34
Evocation du Printemps	35
Aux Arbres de France.	36
Evocation de Versailles	38
Evocation de Chantilly	39
Vieux Noms	39
Paysage Printanier	41
La Liane Fleurie	42
Espoir devant la Mer	43
Les Etoiles.	44

III. — LE SOUVENIR PASSIONNÉ

Prélude	47
Arbuste en fleurs sur la Mer	49
L'inutile Eden	50
Cantique.	52
L'avril rare.	52
Voyages dans les yeux.	53
Souvenir du Petit Trianon	55
Prunelles Voilées.	55
Roses Célèbres	56
Le Divin Soir.	57
Fol Orgueil.	58
Au Miroir des Yeux	59

Devant la Mer	60
De si loin	61
En Rêve	62

IV. — LE PARFUM DES FRANGIPANIER

A ma Lampe	67
Flamboyant en fleurs	68
Théâtre en plein air	69
Le Joli Bois du Mahaut Noir	70
Un Rêve	71
Le Cône Rose du Volcan	72
Nuit d'Hivernage	73
La Veillée	74
La Vieille Ruine	75
A une petite Martiniquaise	76
Sur le Madras Martiniquais	77

V. — ENTRE ROSEAU ET CHARLOTTEVILLE

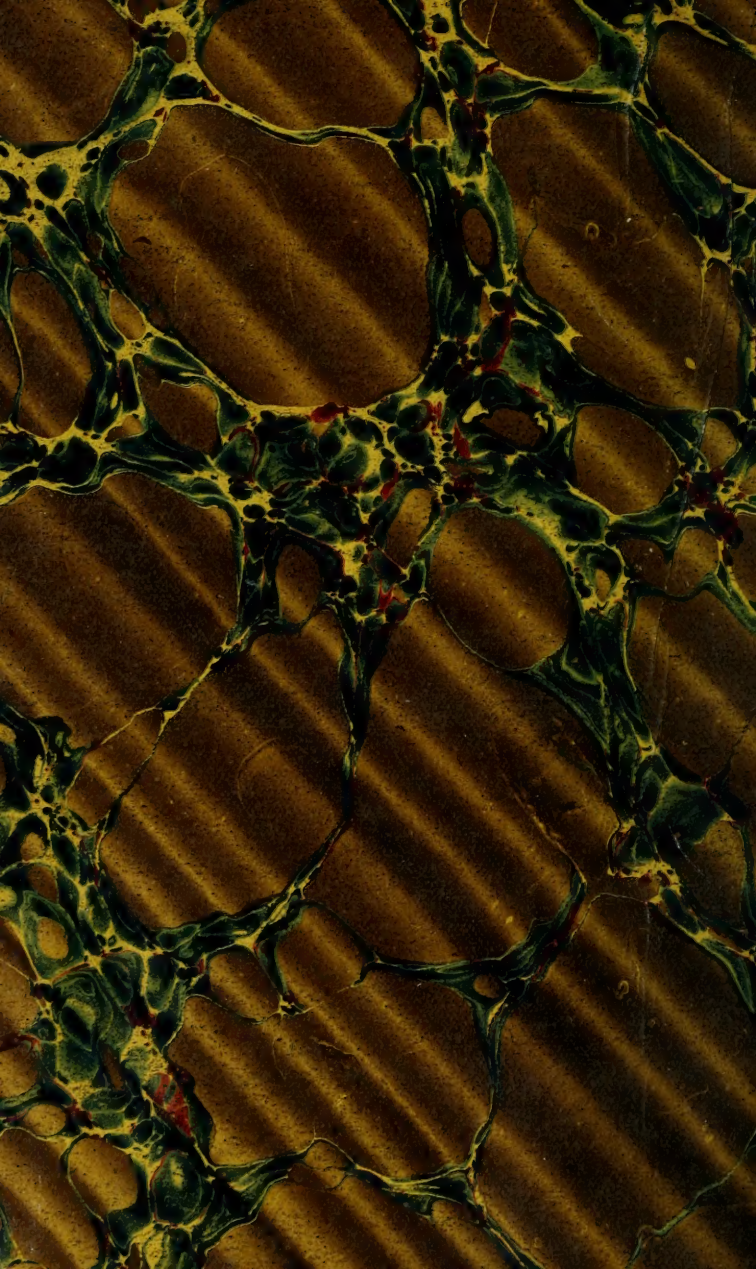
La Jolie Inconnue	81
La Vision	81
Le Charme du Mystère	83
Le Départ	85
La Petite Fille d'Autrefois	86
La Belle Vue	88

VI. — DANS LE PETIT MONDE DES INSECTES

La Mouche Verte	93
---------------------------	----

Les Papillons	94
La Cétoine	95
Les Fourmis	96
La Cigale	97
Le Grillon des Champs	97
Le Grillons des Foyers	98
Les Hanneçons	99
Les Guêpes.	100
Les Libellules.	101
Les Vers Luisants	102
La Chanson des Moustiques.	103

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DIX-HUIT
AOUT MIL NEUF CENT ONZE PAR
"THE ST. CATHERINE PRESS LTD"
CANAL, PORTE STE CATHERINE
BRUGES, BELGIQUE



LF
T365c

140403

Author *Halley, Daniel*

Title *Chansons de mes d'ouïe mer*

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

